

MAURICE DE KORTE

Rêve et Beauté



Sculptures - peintures - dessins

MAURICE DE KORTE

Rêve et Beauté

Sculptures - peintures - dessins

Exposition organisée dans le cadre de la commémoration
du 50^e anniversaire du décès de Maurice De Korte (1971-2021)
et des 100 ans de la cité-jardin de Moortebeek (1921-2021)

Boulevard Shakespeare 7 — 1070 Anderlecht
Du 17 au 30 septembre 2021



Maurice De Korte dans les années 1930.

Préface

Fabrice Cumps
Bourgmestre

C'est en 1923, à l'âge de 34 ans, que Maurice De Korte s'installe à Anderlecht, avec sa famille, au 7 boulevard Shakespeare, au cœur de la cité-jardin de Moortebek. Il habitera cette maison qui fut aussi son atelier jusqu'à sa mort en 1971, comme le rappelle la plaque commémorative placée sur la façade par le Collège des Bourgmestre et Échevins.

Membre du Cercle d'Art, Maurice De Korte participe activement à la vie culturelle de la commune, notamment lors d'expositions organisées à la Maison des Artistes ou encore des Biennales de Sculpture de Plein Air qui, à partir de 1946 et pendant vingt ans, ont lieu dans les jardins de la Maison d'Érasme. Il y présente des peintures, des dessins et surtout des sculptures glorifiant le corps féminin, tendre et harmonieux éloge à la femme et à la jeune fille.

Dans le cadre de la politique d'embellissement de l'espace public initiée par le bourgmestre Joseph Bracops (1947-1966) qui souhaite faire de l'art un vecteur d'émancipation sociale, la commune acquiert deux oeuvres monumentales : un haut-relief majestueux érigé à l'entrée du cimetière du Vogelenzang (*Funérailles*) et une statue de femme assise (*Nostalgie*), placée au parc Astrid.

Plusieurs autres œuvres de l'artiste intégrèrent encore les collections communales. Tout récemment, le plâtre original de la *Suzanne surprise*, dont un exemplaire ornait autrefois le jardin fleuri de la maison, nous a été offert par Suzy et Claude Kummert, les petits-enfants de Maurice De Korte. Je tiens à les remercier chaleureusement pour ce don qui enrichit le patrimoine anderlechtois.

Cinquante ans après la disparition de Maurice De Korte, je me réjouis de pouvoir rendre enfin hommage à ce talentueux statuaire dans les lieux mêmes qu'il occupa toute sa vie d'artiste, cette maison rénovée qui accueillera bientôt de nouveaux habitants et que ses gracieuses silhouettes de femmes réinvestissent le temps d'une exposition rétrospective.

Maurice De Korte L'intime et l'idéal

Anne Deckers

Maurice De Korte est un artiste classique dans l'acception la plus historique du terme. Son œuvre n'est pas traversée d'élans baroques à la Jef Lambeaux, ni pétrie de préoccupations sociales comme Meunier ou des frémissements impressionnistes de Rik Wouters. Plus hellénisant que certains, moins maniériste que beaucoup et hors de (son) temps, Maurice De Korte n'a pas même été effleuré par l'Art nouveau ou les arts primitifs, restant sa vie durant parfaitement étranger aux bouleversements artistiques du XX^e siècle. Jamais il n'a eu envie de déconstruire la forme à l'antique ou de s'éloigner du modèle Renaissance qu'il aimait par dessus tout, cherchant à atteindre un idéal esthétique intemporel. Hanté par une vision de beauté pure, il s'efforcera de traduire ce sentiment élevé et presque dépourvu d'érotisme dans des corps nus, essentiellement de femmes, arrachant à la glaise des maternités tendres, des jeunesses aux poses souples et nerveuses, des féminités graciles ou moelleusement épanouies : toutes figures simples, peu mouvementées et sublimées, où le rythme interne des attitudes et l'organisation des volumes s'équilibrent dans une harmonie plastique. Une œuvre sereine et intime pensée comme un hymne à la vie.

✱

Maurice De Korte est né à Schaerbeek le 8 (ou le 18, les registres de l'état civil ayant disparu dans l'incendie criminel qui anéantit l'hôtel de ville en 1911) août 1889, habitant successivement dans son enfance Watermael-Boitsfort, Molenbeek-Saint-Jean et Schaerbeek. Artisan très apprécié, son père Auguste travaillait à la Compagnie des Bronzes comme mouleur en plâtres et, alors que le petit Maurice fréquentait régulièrement l'atelier paternel, il sentit peu à peu s'éveiller en lui (vers 10 ans) une vocation de sculpteur, immédiatement favorisée par ses parents. Mais, adorant la musique et jouant du piano depuis l'âge de cinq ans, il lui fallut échouer sept ans plus tard au concours d'entrée du Conservatoire pour définitivement se choisir cet avenir (« la chance de ma vie » dira-t-il).

À 18 ans, il entre donc à l'Académie des Beaux-Arts de Bruxelles où, élève d'Émile Fabry (1865-1966, dessin), Paul Du Bois (1859-1938) et Victor Rousseau (1865-1954, sculpture), il se frotte aux modèles antiques qu'il admire et aux modèles vivants, dont l'humanité trop triviale heurte son idée du beau au point de le faire douter de poursuivre dans cette voie (1907-1913). Pourtant, ses premiers essais, exposés dès 1909 (Salon de Gand, puis Salon de Liège en 1912), attestent déjà d'une admirable technique de modelage et d'un style réaliste, comme l'*Ugolin* musculeux de 1916 ou les portraits de ses proches (sa sœur Augusta, son condisciple italien Marco-Aurelio Aurili, mort dans les tranchées...), certes dénotant quelques influences plus ou moins contemporaines. En effet, l'expressivité du *Petit Faune* (1909) fait songer au *Pêcheur napolitain* (1858) ou

au *Génie de la Danse* (1865-1869) de Carpeaux et l'ébauche du haut-relief des *Funérailles* (1912), qui orne l'entrée du cimetière du Vogelenzang (Anderlecht), rappelle la lente procession des *Bourgeois de Calais* (1895) de Rodin. La réelle qualité de ces premières œuvres ne manque pas d'attirer le regard de grands maîtres tels que Égide Rombaux (1865-1942) ou Rousseau lui-même, qui partage avec Maurice une passion déclarée pour l'art grec. Grâce à leurs encouragements qui le rassurent, l'étudiant ose présenter ses *Funérailles* au Salon de Bruxelles et obtient le second prix Godecharle en 1914.



À l'Académie des Beaux-Arts de Bruxelles :
(de gauche à droite) Armand Behets
(futur mari d'Augusta, la sœur de Maurice),
Marco-Aurelio Aurili et Maurice De Korte,
1909.

Quand éclate la Première Guerre mondiale, Maurice et sa famille fuient brièvement en Angleterre où, privé de son matériel de sculpture, le jeune homme se met avec enthousiasme au dessin, au pastel et à la peinture, principalement de paysage, où le médium et la touche composent d'attrayantes atmosphères champêtres et luministes (*Uxbridge*, 1914). Il ne cessera d'ailleurs toute sa vie de dessiner et peindre arbres, campagnes, villages lors de vacances à la côte belge, en France (notamment pendant l'exode à Béliet, Gironde, en 1940), Suisse ou Italie, montrant aussi un intérêt particulier pour les environs d'Anderlecht et de la cité-jardin de Moortebek où il s'est installé en 1923 avec femme (Joséphine Huyghe, épousée en 1915) et enfants (Albert, né en 1916 et Fernande, née en 1919).

La même année, il devient professeur de sculpture à l'Académie des Beaux-Arts de Tournai. Il y forme, entre autres, George Grard, avec lequel il entretiendra des liens d'amitié jusqu'à sa mort. C'est à ce moment que ses œuvres commencent à s'affranchir du réalisme et adoptent une ligne un peu plus sinueuse, un canon un rien plus allongé, qui n'est pas Art nouveau mais (pré)maniériste, dans l'esprit de Donatello qu'il idolâtre (*Idylle*, 1923 et 1928 ; *La toilette*, 1939). Ses sujets se font de plus en plus symboliques, simples prétextes pour décliner en variations subtilement différentes des anatomies idéalisées au visage toujours vague, presque des images sacrées, de femmes (*Baigneuse*, 1921 ; *Sérénité*, 1921 ; *Jeune femme à la fleur*, 1928 ; *Joie maternelle*, 1925/30), jeunes filles (*Adolescence*, 1929 ; *Jeune fille à la tortue*, 1925 ; *Fillette*, 1928/30) et enfants (*Béatitude*, 1920 ; *Fillette*, tombe Bolle-Lilloff au cimetière d'Ixelles, 1916 ou 1920), pour lesquelles il fera souvent poser sa femme et sa fille. À l'exception de quelques couples (*Idylle* ; *Séduction*, 1922), les figures masculines sont très rares chez lui, surtout adolescentes (*Appel du matin*, 1925/30) et traitées de manière néo-classique dans le genre de Despiau (surnommé le « Donatello du XX^e siècle ») ou des bronzes de Julien Dillens (*Brabo, légende d'Anvers*, 1944 ; *Joueur de flûte*, 1930 ; *Mercure*, 1926 ; *Scribe*, 1940).

Dès cette époque, Maurice De Korte participe également à de nombreuses expositions collectives, comme celle des Figuristes (1920), du Cercle artistique de Tournai (dès 1922), dans diverses galeries d'art (Courtrai, Bruxelles...) ou, plus tard, les Biennales de Sculpture de Plein Air à la Maison d'Érasme (années 50 et 60) et celles du Royal Cercle d'Art d'Anderlecht. Sa notoriété allant croissant, il fera aussi l'objet d'expositions personnelles après la Seconde Guerre mondiale et même de rétrospectives à la Maison des Artistes d'Anderlecht (1955 et 1969).

En 1928, les éditions Nerva lancent la production de sculptures en faïence à émail blanc craquelé d'une grande finesse, réalisées à partir des œuvres de De Korte et d'autres artistes. Dans les années 30, l'artiste s'aventure dans des projets de hauts-reliefs qui n'aboutiront pas (*Monument à la femme* ou *La fête de Maman* – partiellement



Maurice De Korte dans son atelier de Moortebeek, 1926.



« Mon portrait par mon élève Nelly Mercier », 1945.

détruits – 1930-1935) mais plusieurs institutions publiques lui commandent des sculptures, notamment la ville de Tournai (le Musée des Beaux-Arts de Tournai possède huit De Korte, dont *Féminité*, 1930) pour l'hôtel de ville (éléments décoratifs, statues) et l'État belge qui le charge d'exécuter deux personnages allégoriques (*L'Industrie* – plâtre dans les collections communales d'Anderlecht – et *L'Agriculture*) pour le palais du Heysel inauguré en 1930 lors du centenaire du pays, toutes en pierre reconstituée – technique de moulage de poudre de pierre mêlée à des liants et coulée – puisque, fait assez marquant pour un artiste qui se définissait plutôt comme un statuaire et non un sculpteur, Maurice De Korte n'a jamais taillé la pierre, au bénéfice de la terre cuite, du plâtre, du bronze, de la

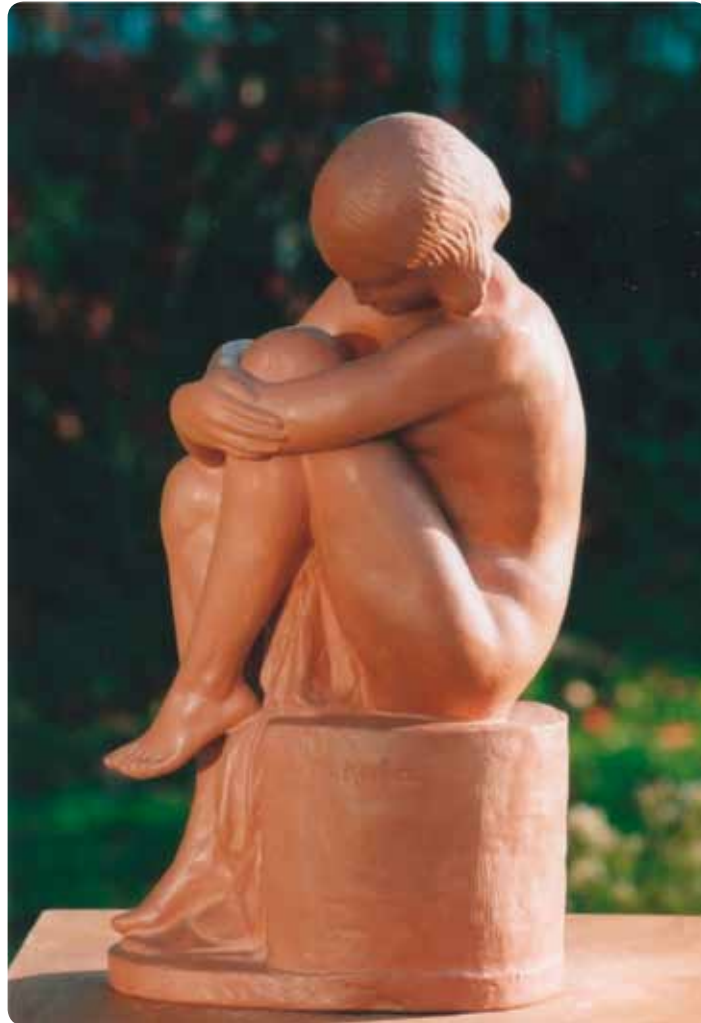


Maurice De Korte présentant à la reine Élisabeth sa sculpture *Féminité* lors de la Biennale de Sculpture de Plein Air de Belgique dans les jardins de la Maison d'Érasme, Anderlecht, 1952.



Les jardins de la maison d'Érasme lors de la Biennale de Sculpture de Plein Air de Belgique, avec *Phryné* à l'avant-plan, 1958.

céramique et du ciment. Sans doute à raison car le monumental ne lui sied guère, pas plus que cette pierre reconstituée, matériau composite ne permettant aucune nuance de modelé : raideur et lourdeur académiques remplacent désavantageusement le toucher sensitif des formats modestes, ce qui est aussi perceptible dans les statues de De Korte présentes dans plusieurs parcs belges (*Femme à la coquille*, parc de Forest ; *Maternité*, parc Josaphat ; *Femme assise à sa toilette* ou *Nostalgie*, parc Astrid, années 50/60), adaptées en grand de petites sculptures bien plus attachantes, aux volumes délicats, raccourcis maîtrisés et unité plastique réussie.



Méditation, terre cuite patinée, 1939

Au fur et à mesure qu'il avance dans son art, Maurice De Korte tend davantage au dépouillement stylistique, à une simplification presque austère des formes, retenant tout mouvement trop vif ou extraversion de l'âme, contenant l'émotion des corps, évacuant l'individualité, ne gardant que la vie, ne laissant voir que la quiétude (*Somnolence*, 1955), la tension (*Suzanne surprise*, 1940), la grâce (*Ingénuité*, 1939 ; *Méditation*, 1939). Parallèlement, il s'attache encore à portraiturer des membres de sa famille (*Fernande*, 1937-1938) qui s'est agrandie par la naissance de plusieurs petits-enfants dont il donne de délicieuses effigies en plâtre et terre cuite patinée (*Bébé*

Suzy, 1941 ; *Jean*, 1945 ; *Claude*, 1949...) mais il apparaît évident que ce sont surtout des témoignages d'affection réservés à la sphère privée, des pauses récréatives dans son travail quotidien.

Dans la dernière partie de sa vie (années 50 et 60), Maurice De Korte épure encore son expression, évoluant vers une nette synthétisation des morphologies, perceptible tant dans les attitudes plus statiques, moins complexes, que dans les courbes opulentes à la Maillol dont il enveloppe désormais ses nus féminins (*Phryné*, 1955 ; *Féminité*, 1951, collections communales d'Anderlecht) et qui contrastent fortement avec les corps de nymphes soumis à des torsions à la limite de la rupture (*L'éveil*, 1929) qu'il privilégiait dans les années 30. Les chairs sont amollies, les formes désactivées, le fini est savonneux et le tout laisse une impression d'engourdissement, accentuée dans les œuvres de grandes dimensions (*Baigneuse*, 1955, domaine provincial de Huizingen ; *Baigneuse au drapé*, 1961 ; *Sous la caresse du soleil*, 1965) par l'utilisation de cette matière morte qu'est la pierre reconstituée. Détails anatomiques peu marqués (muscles au repos, vertèbres effacées), poses conventionnelles et même quelques drapés décoratifs vont dans le sens d'un rapprochement avec les modèles antiques du type Aphrodite de Cnide et d'un recul de l'influence de Donatello qui domine toute son œuvre jusqu'à la Deuxième Guerre mondiale – y compris dans le choix des coiffures en boucles et chignons à l'opposé des coupes garçons des sculptures des années 20 et 30, seule vraie concession à la mode de l'époque.

Pourtant, même si l'art de Maurice De Korte a perdu de sa force et que le concept de pureté s'est un peu sclérosé, une vraie plénitude se dégage toujours de ces figures heureuses, figées dans la détente et la paix, « vierges inquiètes d'un bonheur qu'elles ignorent, femmes en quête d'un Éden, d'où laideur et souffrance seraient exclues » (dit-il en 1946). Comme elles, Maurice De Korte s'était réfugié dans une bulle de beauté à l'écart du monde, protégé par les créatures idéales qu'il imaginait, inlassablement, et il faudra le décès de son épouse à la fin des années 60 pour que la dure réalité s'impose à lui, détruisant son Arcadie. Il connut encore la joie de montrer ses œuvres au public lors d'une dernière grande rétrospective en 1969 à la Maison des Artistes, avant de s'éteindre le 5 avril 1971 à Watermael-Boitsfort.

Quelques jours plus (trop) tard, arrivait une lettre affectueuse et reconnaissante de George Grard à son « vieux maître ». D'un ami à un ami. D'un sculpteur à un autre. Parce que, disait-il, si tout était à recommencer, ils voudraient encore être sculpteurs tous les deux, cet art si exigeant qui est « sa propre récompense » et qui mérite bien qu'on lui consacre une vie d'homme.



Ce livret, édité à l'occasion de l'exposition *Maurice De Korte – Rêve et beauté*, a été **réalisé** à l'initiative de Fabrice Cumps, Bourgmestre, et du Collège échevinal d'Anderlecht, avec la collaboration du Service des Musées communaux d'Anderlecht, d'Escale du Nord – Centre culturel d'Anderlecht et de la Maison des Artistes.

MAISON  ARTISTES
Huis der Kunstenaars

ESCALE
DU NORD



Coordination générale

Zahava Seewald

Directrice des Musées communaux

Coordination livret

Frédéric Leroy

Service des Monuments et Sites

Rédaction et recherches

Anne Deckers

Documentation et crédits photographiques

Suzy et Claude Kummert

Graphisme

Collin Hotermans

Remerciements

Suzy, Claude, David et Jacques Kummert, Marie-Cécile François, Khadija El Maachi (Escale du Nord – Centre culturel d'Anderlecht et Maison des Artistes) et Despina Euthimiou (Service Tourisme).

Éditeur responsable

Marcel Vermeulen

Place du Conseil 1

1070 Anderlecht

Toutes reproductions ou adaptations d'un extrait de ce livret, quelles qu'elles soient et par quelques procédés que ce soit, sont réservées pour tous pays.

Couverture :

Femme à la coquille ou Source,
pierre reconstituée, 1955,
parc de Forêt.

4^e de couverture :

Femme à la coquille ou Source,
terre cuite patinée, 1933 et 1955
(collection privée).

